

des catholiques de langue anglaise. En voulez-vous un exemple entre mille ? Écoutez.

Revenant d'Europe en 1911 ou 12, je causais durant les longues heures de la traversée avec le vicaire général du diocèse de Saint-Joseph situé dans le Kansas, je crois.

Saint-Joseph, lui dis-je, un jour, ce diocèse n'est-il pas d'origine française ?

— Sans doute, ses premiers missionnaires et même ses premiers fidèles furent presque tous des Canadiens.

— Et, maintenant, combien reste-t-il de catholiques de langue française en cette région ?

— Ma foi, je n'en connais pas un seul.

— Vous n'avez donc pas de paroisse canadienne en ce diocèse qui fut d'abord canadien ?

— Il n'y en a jamais eu à ma connaissance et je suis âgé de cinquante-deux ans.

— Mais, enfin, mes compatriotes qui sont si prolifiques n'ont pas dû disparaître de cette partie du Kansas comme le brouillard au soleil du matin ?

— Non pas, répondit le vicaire général, je crois que leurs descendants y sont très nombreux, mais ils ne sont plus catholiques.

« Quand le roi avait bu, disait-on autrefois, la Pologne était ivre. »

Ce vieux dicton malheureusement s'applique à plusieurs des nôtres. Parce que la paroisse où l'on vit, la charge que l'on occupe, etc., nous donnent un certain degré de satisfaction, nous nous imaginons facilement qu'il en doit être ainsi dans les trente et quelques états de l'Union américaine. Limitant ses aspirations aux étroits horizons qui entourent sa petite personne, l'un dit : « Vogue la galère ! Il y en aura toujours assez pour ma vie durant. Après moi, le déluge ! » L'autre, instruit par l'expérience de ceux qui l'ont précédé dans une fonction publique, s'écrie : « Usons avec prudence du gros fromage que nous ont préparé nos devanciers. Faisons ni bien ni mal, c'est le moyen d'être inattaquable. »

Et l'on s'endort, et la terre continue de tourner sans que l'on s'émeuve le moins du monde.